

Comment je suis devenu coïncideur

Par Michel DELARCHE

Je suis devenu coïncideur à cause de quelques coïncidences fondatrices...

Évidemment, me direz-vous.

De la première coïncidence qui m'ait marqué, il ne me reste que des lambeaux.

Pourtant, ce fut une super-coïncidence grandiose, une coïncidence de coïncidences, sauf que j'en ai oublié la moitié. Je vais vous expliquer tout ça.

C'était il y a bien des années, plus d'un quart de siècle, pour être un peu plus précis.

J'avais relevé une coïncidence ponctuelle entre deux livres en anglais que j'étais en train de lire, appartenant à des domaines totalement distincts : le premier était un roman de science-fiction de J. G. Ballard (comme j'ai lu tous à peu près tous les livres de Ballard, je ne sais plus exactement lequel je lisais à ce moment-là), et l'autre, à cette époque vaine et déjà si lointaine où je m'efforçais de me maintenir à équidistance de la science et de la littérature, un ouvrage de mathématiques appliquées, dont j'ai oublié jusqu'à l'auteur.

La coïncidence en question consistait en un mot anglais que je ne connaissais pas, et dont je n'avais pas réussi à deviner le sens d'après le contexte, au point que j'avais dû le chercher dans le dictionnaire, chose que j'essaie pourtant d'éviter le plus possible, car, le dictionnaire une fois ouvert, je suis de ceux qui se laissent facilement aller à musarder au hasard alphabétique des mots qui s'y égrènent, en abandonnant toutes les

autres activités, généralement plus urgentes, qui m'avaient préalablement conduit à ouvrir cette boîte de Pandore lexicographique.

Or, ce mot tout neuf que je venais d'apprendre, il m'a sauté aux yeux quelques heures plus tard, surgissant de l'autre livre dans une sorte de chatolement moqueur (là, je vous le métaphorise un peu, mais vous voyez certainement ce que je veux dire).

Coïncidence banale, me direz-vous, et d'autant plus banale que j'ai aujourd'hui complètement oublié de quel mot il s'agissait. Mais là ne gît point cette coïncidence initiale, fondatrice, dont je voulais vous entretenir. Quelques jours après, flânant dans une librairie, je feuilletais l'essai autobiographique de Paul Auster *L'Invention de la solitude* (éditions Actes Sud), qui venait juste de paraître (il a été republié ensuite dans un recueil plus ample, *Le Carnet rouge*, chez le même éditeur). Or, une partie de ce premier livre de Paul Auster est consacrée à des réflexions sur les coïncidences de la vie.

Cette méta-coïncidence entre ma coïncidence à moi et celles de Paul Auster m'a fait d'emblée acquérir son livre, et me dire ensuite que collectionner les coïncidences devait être une activité absolument passionnante.

Mais je remis à plus tard l'approfondissement du sujet, faute de parvenir à en tirer un plan de carrière viable sur la base d'un *business model* convaincant (car sous des dehors assez crédules, je reste quelqu'un d'assez difficile à convaincre, surtout par moi-même, et surtout s'agissant de mon niveau de vie).

Le plus tard en question étant finalement advenu, à sa vitesse nominale mais

néanmoins implacable d'un an par an, j'ai progressivement libéré une part de plus en plus importante de mon temps pour le consacrer à ma collection de coïncidences. Après tout, puisque Nabokov collectionnait des papillons, Valéry, des théorèmes, et Catherine M., des rapports sexuels, j'ai quand même bien le droit de collectionner des coïncidences.

Par exemple, j'ai passé une petite quinzaine d'années de ma vie à ruminer (à temps très partiel, je vous rassure) une fascinante coïncidence thématique entre un auteur argentin et un auteur russe pour en tirer l'argument de mon premier roman, *Les Neiges du temps*.

À l'automne dernier, la relecture des épreuves de mon livre une fois terminée, j'ai repris en pointillé mon inoffensive activité de coïncideur de fond. Je vous en livre quelques exemples, pour que vous perceviez mieux de quoi il s'agit et puissiez démarrer votre propre collection, si le cœur vous en dit. Il n'y a rien à y gagner, à part une curieuse sorte d'estime de soi-même, un peu vague et totalement injustifiée, à se sentir devenir le réceptacle de ces étranges événements.

Pendant le week-end qui suivit l'équinoxe d'automne de l'an de disgrâce deux mille huit, je commençai la lecture du gros roman de Robert Littell *The Company*, consacré à l'histoire de la CIA. Oui, il me faut maintenant vous l'avouer, j'ai acquis depuis longtemps le travers assez vulgairement cosmopolite de lire des livres directement en anglais, et afin d'expié ce snobisme linguistique, j'en ai même fait mon nouveau métier, beaucoup moins bien rémunéré que le premier, mais me laissant plus de temps libre pour traquer

la coïncidence.

Un des héros de Littell dans ce livre, un chef de station ivrogne nommé Torriti, y est décrit de façon récurrente comme un gros buveur de « PX whiskey ». Je ne savais pas en quoi pouvait bien consister du *PX whiskey* mais peu me chalat, et je poursuivis ma lecture nonobstant.

Comme je vous l'ai déjà expliqué, j'évite d'ouvrir le dictionnaire à tout bout de champ (en version plus moderne : j'évite de gougueuler sans cesse à propos de tout et n'importe quoi), ce qui me permet de parsemer ma vaste culture de fort nombreux et très ravissants cristaux d'ignorance.

Or, ce même fatidique dimanche, je lus avec attention la chronique viti-vinicole du *Financial Times*.

Pour être franc, je ne lis ce journal pour économiquement forts que le samedi, à cause de ses chroniques gastronomiques, artistiques, littéraires, etc., bref, uniquement à cause de tout ce qui n'y figure pas le reste de la semaine, et je ne m'use jamais les yeux sur tous ces cours de bourse écrits en tous petits caractères, qui ne m'évoquent rien d'autre qu'une réplique de Marilyn.

D'ailleurs, si je n'étais pas devenu coïncideur, j'aurais bien aimé évoluer vers une fonction de chroniqueur œnologique.

Mais trêve de diversion et de tournage autour du pot : il se trouva que, précisément cette fin de semaine-là, la chroniqueuse du *Financial Times* consacrait son article au Pedro

Ximenez, un vignoble du sud de l'Espagne tout proche de Jerez, mais beaucoup moins connu (au moins par moi) ; et cette gente dame au nez violet de préciser que les anciennes barriques de Pedro Ximenez (PX pour les intimes) étaient fort recherchées pour servir au vieillissement du whisky. Et une fois de plus, le coruscant éclair de la coïncidence miraculeuse scintilla dans ma tête...

Voici maintenant un deuxième exemple encore plus récent : pas plus tard qu'en avril de cette année deux mille neuf de misère, où la seule incertitude qui subsiste est de savoir si nous tous, *homines economici*, devrions nous considérer comme dépressifs ou récessifs, je trouvai une mention de John Dee, mathématicien et alchimiste anglais du XVI^e siècle, dans un petit recueil fort érudit de conférences données par feu Frances A. Yates *Science et tradition hermétique* (éditions Allia) alors même que je venais d'entamer en parallèle la lecture du roman de G. Meyrinck *L'Ange à la fenêtre d'occident* (éditions GF Flammarion), consacré à l'évocation du même John Dee ! En fait, j'avais acheté ce roman sans savoir de quoi il traitait, juste à cause de son titre, qui me rappelait une histoire de Corto Maltese, *L'Ange à la fenêtre d'orient*.

Lecteurs sceptiques, vous allez me dire qu'à force sans répit de lire tout et n'importe quoi, ce genre de coïncidence ne peut que se produire, à une fréquence plus ou moins proportionnelle à mon rythme de lecture. Certes, vous n'aurez pas tout à fait tort.

Mais je vous ai gardé pour la fin ce qui demeure à ce jour la plus fascinante de mes coïncidences le clou de ma collection : il y a déjà quelques années, j'étais allé voir un film à la fois émouvant, ambigu et sarcastique de Marco Bellocchio *L'Ora di religione*.

Dans ce film, l'amie du personnage principal lui récitait un poème dont le refrain était :
Ma questo non basta (« Mais cela ne suffit pas »).

Ce poème m'avait frappé, mais le générique du film ne donnait aucune indication sur l'auteur. Dans les jours qui suivirent, je me suis mis à la recherche de ce texte, en partant de l'idée que la tonalité d'ensemble du poème était russe, et proche des acméistes, me faisant vaguement penser à Tsvetaïeva ou Akhmatova.

Je parcourus consciencieusement les quelques recueils de poésie russe de ma bibliothèque, en élargissant au passage ma recherche à Mandelstam et Pasternak, mais je fis chou blanc. Convaincu de l'inutilité de faire chou rouge par-dessus le marché, je n'allai point jusqu'à feuilleter Maïakovski ou Essénine, il ne faut quand même pas exagérer...

Et puis, environ deux semaines après avoir vu le film, alors que je n'y pensais déjà presque plus, et que je parcourais dans une librairie une édition bilingue alors très récemment parue du recueil d'A. Tarkovski *Jour d'hiver* (éditions Harpo &), je tombai en arrêt sur ce mystérieux poème sans titre que j'avais entendu réciter en traduction italienne dans l'obscurité d'une salle de cinéma.

Si le nom de Tarkovski vous dit quelque chose, c'est probablement à cause de son cinéaste de fils, auteur, entre autres, de *Solaris*, de *Stalker* et surtout du *Miroir* (où il a inséré des poèmes de son père, à ce que j'ai appris par la suite). Et moi, c'est justement au cinéma, dans ce film italien, que j'ai découvert ce grand poète méconnu, père d'un très grand cinéaste.

Voilà, ce sont tous ces petits événements en forme de clins d'œil du destin qui ont fait de moi ce que je suis devenu aujourd'hui : un coïncideur littéraire.

Paris, mai 2009

J'ai construit « chalut » comme un pseudo-passé simple de « chaloir » (sur le modèle de « voulut »), juste pour me distraire...